Document généré le 1 juin 2025 09:18

Séquences
La revue de cinéma

FFM — Contre-courants
Entre le charme de l'esthétique et le plaisir coupable

Élie Castiel

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63335ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2009). Compte rendu de [FFM — Contre-courants : entre le charme de l'esthétique et le plaisir coupable]. *Séquences*, (263), 10–10.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FFM | CONTRE-COURANTS

ENTRE LE CHARME DE L'ESTHÉTIQUE ET LE PLAISIR COUPABLE

Le Festival des films du monde de Montréal se distingue des autres manifestations cinématographiques montréalaises par son excès de films proposés. Et tant mieux, puisque cela permet d'attirer l'attention sur des œuvres aux diverses tendances. Le plaisir est intense lorsqu'on passe d'un film grand public à une œuvre cérébrale. Le décalage est si grand qu'on se croit naviguer dans des eaux, certes troubles, mais qui paradoxalement procurent une sensation éthérée. Voyage au pays des extrêmes.

ÉLIE CASTIEL

La Religieuse portugaise

Il s'agit là d'un film profondément européen qui possède malgré tout une dose d'humour particulier qui se laisse savourer par des élans de l'esprit.

Avec, entre autres, **Le Pont des arts** (2004), le francophile Eugène Green empruntait une approche à la fois sensible, exigeante et singulière du cinéma : goût particulier pour la forme théâtrale de la mise en situation des événements et des personnages, plans fixes, frontalité, omniprésence du champ / contrechamp. Et en guise de conclusion, un amour incontesté pour la langue française. Chose rare de nos jours, mais qu'il approfondit davantage dans **La Religieuse portugaise** (A Religiosa portuguesa). Ici, par contre, une autre langue se précise, le portugais. Il s'agit là d'un film profondément européen qui possède malgré tout une dose d'humour particulier qui se laisse savourer par des élans de l'esprit. Green est un viscéral des images en mouvement et rien ne le retient. Le récit tourne autour du tournage d'une adaptation des *Lettres portugaises* de Guilleragues. Mise en abyme et fiction se côtoient à merveille, procurant aux spectateurs un des plus beaux moments du festival. Mais avant tout, le film de Green est un discours sur l'Occident et tout particulièrement sur l'Europe, ses mythes, ses angoisses, sa sublimation et les réactions qu'elle suscite chez l'étranger. Film complexe, mais également d'une beauté plastique qui se confirme par une mise en scène lumineuse et magnifiquement figée.

Si le Turc Nuri Bilge Ceylan est le digne représentant du cinéma de son pays, force est de souligner l'apport de nouveaux réalisateurs qui harmonisent recherche esthétique et plaisir de raconter. L'un d'eux est Bahadir Karatas qui, avec **Le Maître** (Usta), démontre avec une énergie farouche et une rigueur contagieuse sa connaissance de la narration. Si d'un côté, Ceylan apparaît comme un artiste obsédé par ses images, imposant au cadre des élans de solitude et, entre autres, des paysages embrasés et des ciels crépusculaires, Karatas préfère le démonstratif pondéré, la fable urbaine, le cinémascope éclatant qui enveloppe ses personnages. Il filme les corps avec instinct, les livres en pâture aux excès des êtres et de la nature, pour finalement les apprivoiser, comme s'il s'agissait d'une sorte de rituel rédempteur. Drogan, un mécanicien automobile, est obsédé par le pilotage. Il n'a donc pas beaucoup de temps à consacrer à sa femme, une beauté sculpturale. Ce qui aurait pu se transformer en un mélodrame larmoyant devient ici une fable urbaine contemporaine en même temps qu'une revendication adroite et astucieuse sur la place de la Turquie dans l'Union européenne. Cette particularité est peut-être présentée en filigrane, mais n'en possède pas moins un pouvoir de persuasion. Karatas utilise la magie du cinéma pour justement livrer son message en nous laissant croire que tout est possible. Il le fait avec finesse, élégance et un sens inné de l'aventure cinématographique.

Ne boudons pas notre plaisir. Pourquoi éviter **Oy Vey! My Son is Gay!** pour la simple raison qu'il s'agit d'un film grand public qui suit à la lettre toutes les recettes et les codes associés au genre ? On sent ici le plaisir extrême de filmer, de placer les personnages dans des situations dérangeantes sans trop les bousculer et de provoquer les spectateurs sans trop les heurter. La simplicité du récit est sans doute ce qui attire le grand public : une famille juive de Long Island découvre que le fils est homosexuel. Le film pose alors la question (et donne la réponse) à savoir comment peut-on composer aujourd'hui avec ce *faux* problème. Le russo-américano-israélien Evgeny Afineevsky assume le caractère léger de son film, ne recule devant rien pour l'agrémenter de séquences grivoises à la façon de *déjà-vu,* n'empêche qu'il semble, de par son sujet, parler de quelque chose qui le préoccupe. Il le fait avec diplomatie, sincérité et une désinvolture séduisante. Et comble du bonheur, il ne se sent pas obligé de présenter des personnages homosexuels de façon caricaturale. Ce qui les distingue des autres est simplement leur orientation sexuelle. Et c'est tant mieux ainsi !